



## Les Deux Filles de Joseph de Maistre

SUITE



ais l'enfant est pris d'une petite vérole. Jusque-là, Françoise de Maistre était restée à Chambéry, bravant les arrestations qui frappaient autour d'elle les femmes de sa parenté. Brusquement, son mari apprend qu'elle est partie, sans qu'au milieu de ce désarroi, on lui dise dans quelle direction, confiant l'enfant de quelques mois à sa mère et emmenant sa petite Adèle. Un soir, à dix heures, le comte, absorbé par son travail, entend heurter à la porte plusieurs coups brefs. Il ouvre et une femme, vêtue en Savoyarde, — coiffe, fichu de soie, tablier à poches cachant la robe de bure — se jette à son cou. Alors seulement il la reconnaît ; c'est « Mme Prudence » qui, par un nouveau coup de cœur emportant la tête, a, sous ce déguisement, franchi les passages difficiles, laissé en route sa fille qu'un brave paysan lui amènera par une voie plus sûre, traversé les deux armées ennemies, pour arriver auprès de son fils malade. — « N'avez-vous pas admiré son courage ? Pour moi, quand je la vis apparaître, je devins d'abord de stuc et ensuite de chair... Je n'ai pas besoin de vous dire si j'ai fait conter et conter à ma chère femme ses aventures de montagne. Enfin, je la tiens et Rodolphe est parfaitement rétabli. Voilà deux grands bonheurs pour faire équilibre à mes tribulations. »

Héroïque à l'occasion, la comtesse de Maistre redevenait ensuite la femme timorée dont les lettres d'alors sont presque incompréhensibles à force de savants sous-entendus pour ne pas être compromettantes, la femme pratique surtout, s'absorbant dans le souci de faire vivre son monde, quand la gêne, la misère même étaient au logis. Le chargé d'affaires du roi de Sardaigne avait pour tout capital une somme de 3,000 francs dont lui et les siens vécurent quatre

ans, sans vouloir emprunter à leurs riches amis. Chacun contribuait au soin du ménage : Anne recommandait, quand elle ne servait pas de secrétaire à son frère, la comtesse faisait la cuisine, la petite Adèle qui commence à entrer en scène, balayait le pauvre logement, Joseph de Maistre suspendait ses travaux pour fendre du bois ou apporter le charbon « pour le pot au feu quotidien ». — « Ma mère, écrira Constance, en était à son dernier louis quand mon père fut appelé en Sardaigne. »

Et cependant cette vie de Lausanne lui fut douce avec ses « soirées helvétiques » où l'amitié tenait tant de place et où il se retrepait, après un labeur acharné, dans cette société d'élite dont tous les membres, éprouvés comme lui, supportaient leurs malheurs avec le même courage fier. Là encore, les femmes aimaient à exciter sa verve paradoxale. Et longtemps après, il écrira à Mme Huber : « Jamais je ne me vois en grande parure au milieu de cette pompe asiatique, sans penser à mes bas gris de Lau-





sanne et à cette lanterne avec laquelle j'allais vous voir à Cour. Prêtez l'oreille : vous entendrez l'écho de la Néva qui répète : quels souvenirs, quels regrets ! »

## IV

On est en 1797. Les de Maistre ont fait trêve à leurs propres soucis pour consoler le désespoir de la marquise Costa pleurant sur son fils ; Joseph a publié les *Considérations sur la France*, livre prophétique que méditera Bonaparte et dont le succès sans précédent fit grand bruit. Le vieux roi qu'il servait est mort de douleur d'avoir dû sacrifier la Savoie, par le traité de Paris ; son fils Charles-Emmanuel IV fait venir à Turin l'écrivain devenu brusquement célèbre, lui assure une maigre pension, sur son maigre budget, et reçoit mal les vérités qu'il ose lui dire. Ce ne fut pas long d'ailleurs ; moins d'un an, puis, occupation française, départ du roi pour Rome, en attendant son abdication en faveur de son frère Victor-Emmanuel Ier. L'émigré savoyard, se rongant les poings d'impuissance devant ces événements, est obligé de fuir à Venise les lois de proscription qui l'atteindraient. La barque, sur le Pô, est chargée, à couler, de femmes, de prêtres, de gentilshommes. On navigue au milieu des glaçons sous les balles françaises qui menacent de faire des victimes. Avec bien de la peine, on gagne Venise, pour y vivre de misère, n'ayant aucune ressource, aucun moyen de communiquer avec les amis. Il fallait attendre dans l'angoisse du lendemain, avec une femme, des enfants, auxquels manquait le nécessaire. « Ce fut, — écrira Rodolphe, qui pouvait s'en souvenir, — le temps le plus dur de son émigration, » que ce séjour dans la ville mélancolique dont venait de disparaître le dernier doge.

Quand Souvaroff eût repris Turin, le roi, voulant réorganiser la Sardaigne, nomma M. de Maistre régent de chancellerie à Cagliari. Sa famille l'y suivit. Mais en 1802, M<sup>me</sup> de Maistre résolut de retourner en Savoie pour y recueillir, si faire se pouvait, quelques débris de l'aisance honorable léguée par les grands-parents. Ces adieux de Cagliari furent douloureux comme si les uns et les autres pressentaient le lointain du revoir. Le bateau ayant dû rentrer dans le port, il y eut de nouveaux embrassements, de nouvelles larmes. « Je ne me rappelle pas avoir éprouvé un moment si amer. Mes enfants, qui lirez ceci quand je ne serai plus, ressouvenez-vous de cette séparation sur le môle. Il me semble que nous nous séparons pour jamais ! »

Ce n'était pas pour jamais, mais pour douze ans. Quelques mois plus tard, M. de Maistre était convoqué à Rome où son roi, dépouillé de ses États par la conquête napoléonienne, lui offrait de représenter à Pétersbourg un royaume anéanti. Avec les difficultés des communications, c'était alors un

adieu définitif aux siens. Il allait « vivre treize ans sans boire ni manger. » Le traitement insuffisant le mettait dans l'impossibilité d'emmener sa famille, dont il pouvait de loin assurer l'existence. « C'est précisément ma tendresse qui me donne des forces, — écrit-il à Adèle — c'est pour vous que je me passe de vous. »

Le rôle politique de Joseph de Maistre en Russie ne saurait, pas plus que ses écrits, être apprécié dans cette étude. Il aima vite ce pays où ses instincts aristocratiques trouvaient dans la haute société russe une atmosphère faite pour eux. Il y reçut un accueil qui le flatta. La dignité fière dont il couvrait sa pauvreté au milieu d'une cour luxueuse, lui valut l'admiration de tous et les bienfaits délicats de l'empereur. On connaît le morceau célèbre qui ouvre les Soirées de Saint-Pétersbourg : « Si le ciel, dans sa bonté, me réservait un de ces moments rares dans la vie, où le cœur est comblé de joie par quelque bonheur inattendu ; si une femme, des enfants, des frères, séparés de moi depuis longtemps, sans espoir de réunion, devaient tout à coup tomber dans mes bras, je voudrais, oui, je voudrais que ce fût par une de ces belles nuits, sur les rives de la Néva, en présence de ces Russes hospitaliers. »

Cette femme, ces enfants, sa pensée les cherchait sans cesse. « Je crois entendre pleurer à Turin ». Il voulut du moins se mêler à leur vie, suivre pas à pas ces éducations qui s'accomplissaient loin de lui, sous la sage direction de « Dame Françoise », — et ainsi, un trait s'ajoutant à l'autre, se dessine dans les lettres paternelles, à mesure que leur personnalité se forme, la physionomie des deux filles de Joseph de Maistre.

## V

Adèle, d'abord. On a vu à travers quelles souffrances et quelles épreuves s'était passée l'enfance de cette fillette que la marquise Costa déguisait, pour l'envoyer de Genève à Lausanne, de peur qu'elle ne tombât aux mains de quelqu'espion. Il semble que des secousses subies, des pauvretés endurées, soit resté sur elle comme un voile de gravité. Son père, quand elle avait deux ans, lui trouvait « une certaine torpeur ; on ne saurait trop l'agiter, l'électriser de toute manière ». — Il la rêve « pareille à ses tantes qui m'ont tant gâté », mais elle n'apparaît pas avec l'intarissable verve des « petites sœurs » de la vieille maison de Chambéry. C'est de bonne heure une enfant réservée et consciencieuse comme sa mère, un peu hautaine, « faisant sa petite statue quand il s'agit de parler et surtout de parler italien », travaillant sans cesse sur elle-même, portée à réfléchir, à s'analyser, confessant à son père « qu'elle est « sottée, qu'elle ne sait ni parler, ni caresser ». — Elle a quinze ans, sa mère l'a placée momentanément



ment dans le pensionnat fondé à Turin par sa tante Marthe, sœur St<sup>e</sup> Eulalie, avec quelques autres ursulines. Elle en trouve le régime fort dur et son père la prêche sagement : « — Crois « que cette gêne passagère ne te sera point inutile ; « se vaincre, se plier aux circonstances est un « devoir pour tout le monde, mais surtout pour « les femmes... tu sais fort bien les béatitudes de « l'Évangile ; mais il n'est pas défendu d'en savoir « d'autres, comme, par exemple : « Heureses les « femmes douces, parce qu'elles possèdent les « cœurs ».

Elle profite du conseil, accompagné de ces phrases caressantes que Joseph de Maistre trouve avec ses enfants et qui l'en faisaient adorer. Aussi quand « la cage s'est ouverte », il peut lui écrire : « Rien au monde ne m'a été plus agréable que « d'apprendre que tu avais su dévorer en silence « les petites *seccatures* et te faire aimer de tes « saintes geôlières. Ce monde est une gêne per- « pétuelle et qui ne sait s'ennuyer ne sait rien. »

Nonchalante dans son enfance, son intelligence s'est développée lentement — « Longtemps elle « n'a rien annoncé du tout, — écrit son père à l'excellente M<sup>me</sup> Huber qui a vu Adèle et lui en a fait l'éloge, — « elle dormait au pied de la « lettre, comme un ver à soie ; elle commença de « filer en Sardaigne et devint papillon à Turin. » Mais un beau jour, elle se met à aimer « les belles « choses dans tous les genres » — et ce père qui, lorsqu'elle avait dix ans, lui apprenait si gracieusement à conjuguer le verbe *chérir*, lui parle à présent littérature et art, lui raconte des anecdotes sur Alfieri, dirige ses lectures, lui commente Homère et le Tasse, et lui conseille, pour perfectionner son style, de relire « leur commune amie, Marie de « Rabutin-Chantal », — ajoutant : — « Je te déclare d'avance solennellement qu'il me suffit que « tu écrives comme elle. »

Pourtant il veut qu'elle se ménage, qu'elle fasse effort pour « être sotte », car elle est à l'âge où les fillettes grandissent ; « sinon, elle s'effilera, deviendra un petit bâton raisonneur et raisonnant. » Elle est du moins fort raisonnable, cette grande personne de dix-sept ans, mais comme elle étudie avec passion le piano et le dessin, les travaux d'aiguille ont tort. Sans doute, « Madame Prudence » trouve que sa fille aînée ne lui vient pas assez en aide, dans le modeste intérieur, où l'on vit très simplement, d'une part du mince traitement du père. « Certaines choses » sont revenues par ricochet à celui-ci. L'entourage critique ces goûts artistiques qui semblent de luxe chez une fille dépourvue de fortune, et Adèle reçoit la délicieuse lettre sur « la quenouille », la première qui ait trait à l'éducation des femmes dans la correspondance de Joseph de Maistre.

Ce n'est pas cependant avec elle que se livrera la grande bataille. Très cultivée, très distinguée d'esprit, Adèle est aussi très féminine, sans ambitions

exagérées. Elle lit les écrits de Saint Augustin, mais elle aime la musique, elle adore la peinture et défend vaillamment son talent contre son père qui le voudrait « un peu plus femme », lui conseille le paysage, la miniature, quand elle rêve de tableaux d'histoire, rien que cela ! Elle a d'ailleurs toutes les faiblesses de ses vingt ans, elle est « inconsolable de ne pas avoir une amie » et son père lui fait « de respectueuses observations sur « les goûts exclusifs et l'indispensable nécessité « de vivre bien avec tous les hommes, même avec « toutes les femmes, ce qui est bien plus difficile. » Puis elle aime le monde, voudrait se distraire. Or, à Turin, il y a des bals, voire des bals officiels, un gouvernement qui a pris la place du roi que sert son père. Et elle est jolie, elle a envoyé en Russie son portrait pour qu'on en fût bien sûr, avec la crainte qu'il ne parût moins gracieux qu'elle. « Est-ce que tu aurais de la vanité par hasard ! Ou « la prétention d'être jolie ? Pas possible ! Jamais « une demoiselle n'a eu de pareilles idées. Quoi « qu'il en soit, le portrait a été trouvé fort joli par « moi et par d'autres. Permis à vous d'en être « fâchée ou bien aise, à votre choix. »

A vingt ans, souhaiter s'amuser est pardonnable et une présentation bien tentante, mais là-dessus le C<sup>te</sup> de Maistre est inflexible. « Il y a des « devoirs sous lesquels il faut plier sans faire la « moindre grimace. A la manière dont tu t'ex- « primes, je croirais voir que tu envisages cette « présentation du côté de la dépense. Quand « j'aurais des millions, il n'en serait ni plus ni « moins... Souvenez-vous toujours que vous êtes « ce que je suis, que vous pensez ce que je pense, « que nous avons les mêmes devoirs et que la « chose durera tant qu'il plaira à Dieu. Il ferait « beau voir qu'après t'avoir acheté un si beau « piano, tu me fisses une dissonance. » Et voulant élever cette jeune âme à la hauteur de la sienne, il lui dira ces mots cornéliens : « Jamais tu « ne dois danser dans le palais du roi, je te le « défends expressément et il faut en dire la raison « tout haut : « Jamais je ne danserai dans le « palais du roi à qui mon père doit tout. » Puisque « je te l'écris en toutes lettres, je n'ai pas peur « qu'on le lise à la poste. La délicatesse, la fidé- « lité, l'honneur sont respectés partout. D'ailleurs « si on vous chasse, vous savez le chemin de « Venise. » — Venise, le plus terrible des exils passés !

Tout cela et la ferme autorité de la mère qui « va son train et laisse dire avec une force d'esprit « imperturbable » ont fait d'Adèle de Maistre une personne à la fois supérieure et charmante. Les amis de son père le lui écrivent à l'envi, et lui, qui ne peut jouir de cette belle jeunesse, recueille leurs éloges avec une joie attendrissante, se croyant parfois obligé d'être modeste. Mais avec la bonne M<sup>me</sup> Huber, sa fierté paternelle s'épanche : « Pour « mon papillon, j'en suis fou.... elle récite égale-



« ment bien Racine et le Tasse, elle dessine, elle « touche du piano, elle chante fort joliment et « comme elle a dans la voix des cordes basses qui « sortent du diapason féminin, elle a de même « dans le caractère certaines qualités graves fondamentales qui appartiennent à notre sexe « quand il s'en mêle et qui régissent fort bien « tout le reste ». La conclusion naturelle pour un père de famille qui a une fille sans dot à pourvoir, c'est ce cri du cœur, dans une lettre à la marquise de Priero : « — Ah ! si quelque homme romanesque « voulait se contenter du bonheur ! »

## VI

Mais auprès de cette « enfant de son cœur », durant les années de séparation, une autre avait grandi, la « chère petite inconnue », la « fille orpheline d'un père vivant », celle à qui il avait l'aimer davantage parce qu'il ne l'avait jamais vue. Et celle-là avait dans les veines tout le « salpêtre de Provence » que les de Maistre devaient à leur patrie d'origine, dans le cerveau et dans le cœur toute la flamme, l'ardeur paternelles. Élevée par sa grand'mère et sa tante de Morand, Constance avait été un peu gâtée. Précocement intelligente, elle dévorait les livres et, à huit ans, « savait son Télémaque sur le bout du doigt ». Elle atteignait ses dix ans quand elle vint vivre près de sa mère et de sa sœur qu'elle connaissait à peine et qu'elle aima vite avec la force d'une nature très aimante. Dès lors, ce père lointain, si présent dans le logement de Turin où l'on ne cessait de parler de lui, d'accomplir ses volontés, ce père qui, dans de délicieuses lettres, se pliait pour elle à un langage approprié à l'enfance, devint son occupation permanente. Elle rapporta à lui tous ses efforts pour bien faire, vécut de son portrait et de sa pensée qu'elle cherchait à réaliser en elle. Lui aussi, « fabriquant dans sa tête une petite figure espiègle qui lui semblait être sa Constance », réclamait au moins une image qui lui en donnât l'idée. — « Je connais donc ma chère petite Constance et son chat... Je lui trouve l'air spirituel, mais c'est peut-être une *paternalité*. »

Il ne se trompait pas, elle était bien deux fois sa fille par l'intelligence et le cœur. De ses trois enfants, celle-là lui ressemblait le plus. A mesure qu'elle grandissait, son individualité se développait, vigoureuse comme celle de son père. Plus avide encore de connaissances qu'Adèle, d'ambitions et de goûts plus masculins, moins portée vers les arts que vers les plus fortes études, Constance de Maistre se traçait des programmes qui n'ont rien à envier à ceux de nos jours et, devant les féministes actuelles, elle réclamait, dans ces conversations écrites par lesquels le C<sup>te</sup> de Maistre ne cessait de diriger l'éducation de ses filles, l'égalité intellectuelle des deux sexes. Le père s'inquiétait et d'autant plus que « cette petite

folle » n'avait pas toujours tort. Le péril était que le salpêtre ne prit feu et que ce cerveau actif ne voulût embrasser trop de choses. En elle, il sentait le tout-puissant levier, la volonté : « — Je « suis entièrement de ton avis : celui qui veut une « chose en vient à bout, mais la chose la plus « difficile dans ce monde, c'est de vouloir. » Et, entraîné malgré lui, il permet l'allemand, il permet le latin, il permettrait le grec, sans la renvoyer comme sa sœur au *kyrie eleison* ; mais il se croit obligé d'accompagner tout cela d'un sermon : « — La science est une chose très dangereuse « pour les femmes... Elle les expose habituellement au *petit* danger de déplaire aux hommes et « aux femmes (pas davantage) : aux hommes qui « ne veulent pas être égalés, aux femmes qui ne « veulent pas être surpassées. La science, de sa « nature, aime à paraître, car nous sommes tous « orgueilleux. Or, voilà le danger, la femme ne « peut être savante impunément qu'à la charge de « cacher ce qu'elle sait avec plus d'attention que « l'autre sexe n'en met à le montrer. Sur ce point, « mon enfant, je ne te crois pas forte ; ta tête est « vive, ton caractère décidé, je ne te crois pas « capable de te mordre les lèvres lorsque tu es « tentée de faire une petite parade littéraire. »

Ce qui l'obsédait, très justement, c'était la peur de la pédanterie — « Il ne faut rien citer avant que vous ne soyez duègnes » — et aussi la crainte excusable qu'une fille si instruite, d'idées si arrêtées, ne devînt impossible à marier. Persuadé qu'il faut aux femmes « les quatre murs ou les quatre Évangiles », ce grand esprit, pourtant si sensible à l'attrait de l'intelligence chez elles, se laisse, lorsqu'il s'agit de ses filles, trop semblables à lui-même, gagner par l'erreur commune de croire qu'une large instruction bien comprise peut détacher des devoirs de mère et d'épouse, quand on acquiert par là, au contraire, des moyens de les mieux remplir, selon le mot piquant de Mgr Dupanloup : « J'ai entendu des maris s'écrier : Que fait-elle pendant une « heure avec « ses livres ? — Ce qu'elle fait ? elle apprend à « supporter la vie que vous lui réservez. »

Du reste, Joseph de Maistre admettait bien que si ses filles étaient destinées à ne pas se marier, leurs goûts intellectuels leur seraient utiles, mais, de peur qu'ils ne vinssent à leur nuire, il prêchait le tricot à Constance, comme jadis la couture à Adèle. Il lui prêchait surtout cette tâche de la mère de famille, dans lesquels, avec l'absolutisme de la jeunesse, elle refusait de se laisser enfermer, et, dans ce qu'il lui disait là-dessus de grave et d'attendri, on sent le souvenir de sa mère et de sa propre femme. Là où l'on a voulu lire une exclusion dédaigneuse de toute supériorité, c'est l'hommage le plus noble et le plus complet à cette création d'âmes qu'est la maternité vraie.

A. CHEVALIER.

(La fin au prochain numéro.)





## PIERRE DE TOUCHE

SUITE

III



Il est plus de neuf heures quand Lucie, délivrée d'un grand poids, adresse à sa nièce un regard de reconnaissance en se mettant à table. Tout est parfait : les marguerites débordent d'une coupe de cristal, des poires monstrueuses, des pêches, des prunes et des raisins présentent d'appétissantes pyramides, et la parade fume dans les assiettes avec une bonne odeur de beurre frais.

Enfin, les œufs sont cuits à point, et il se trouve, pour comble de bonheur, que Luc se révèle amateur enthousiaste de galettes. Aussi, la gaieté règne-t-elle sans ombres dans la grande salle à manger qui, un peu sombre le jour à cause de son plafond bas, devient tout à fait riante sous la lumière de la lampe et des antiques candélabres d'argent. On échange les nouvelles d'une de ces familles innombrables comme on en trouve dans les provinces reculées de la France, et surtout en Bretagne, où une goutte du même sang perpétue à jamais la parenté.

— Mais, dit tout à coup Luc, je suis entré de plain-pied dans votre maison, vous m'accueillez en cousin, et cependant un nuage demeure... Comment ma cousine (il cherche son nom et ne le trouve pas,) ma cousine que voici n'a-t-elle jamais entendu parler des d'Espranges ?

— Pour deux raisons, dit Jean en riant; d'abord, ma nièce n'a quitté le couvent que depuis quelques mois, et ensuite, elle n'est pas du tout votre cousine, étant une Laubly, la fille de mon frère aîné.

— Quel dommage ! s'écrie Luc d'un ton sincère. Moi qui songeais, puisque je vous appelle Jean et Lucie, à lui demander son nom... et la permission de le dire en lui parlant !

Marcia pince ses jolies lèvres.

— Mon nom, dit-elle un peu sèchement, n'est pas de ceux qu'on aime à s'entendre répéter.

Luc ouvre de grands yeux, et M. de Laubly ne peut s'empêcher de rire.

— Elle trouve son nom ridicule, dit-il en manière d'explication.

— Ridicule !...

Luc semble choqué ; il n'admet pas que rien de ridicule puisse s'associer avec cette charmante créature. Il est piqué de curiosité, cependant, et Marcia se décide à le satisfaire.

— Croyez-vous aux contes de fée ? demande-t-elle à brûle-pourpoint.

— J'ai failli y croire quand vous m'êtes apparue dans l'avenue, vos marguerites à la main, répond-il gaiement.

— Eh bien ! moi, je crois à ceci : c'est qu'il y a encore des marraines malfaisantes venant répandre des dons fatals sur un pauvre petit berceau... Seulement, pour moi, c'est un parrain.

— Et ce don fatal ?

— C'est mon nom. Jugez-en : ai-je l'air d'une Romaine ?

Et elle s'avance sous la lampe, pour qu'il la voie mieux, le regardant d'un air sévère qui appelle évidemment une absolue sincérité.

Les souvenirs classiques encore assez frais du jeune homme ramènent à son imagination les types majestueux de Lucrèce et de Cornélie, et il sourit en regardant la figure rose et délicate, encadrée de cheveux châtons, qui se trouve en face de lui.

— Non, pas du tout... Est-ce que vous vous appelez Cornélie ? s'écrie-t-il soudain d'un ton de désappointement.

— Non, heureusement, je ne suis pas aussi... historique. Mais mon désagréable parrain m'a imposé le nom de... Marcia !

Elle prononce ces syllabes détestées d'un air à la fois comique, solennel et désolé, surveillant l'effet qu'elles produisent sur lui.

— Oh ! je respire ! s'écrie Luc, visiblement soulagé. Ce n'est pas laid du tout, et cela évoque plutôt l'idée de quelque jeune et délicate patricienne enveloppée d'un voile blanc et portant des bracelets d'or.

— Vraiment ? Vous avez beaucoup d'imagination... Eh bien ! j'ai cherché dans le dictionnaire, et je n'ai trouvé aucune personnalité agréable,



mais seulement un bloc, une *gens*, vous savez, la *gens* Marcia, dont sortait... Coriolan!!

Ils partent tous d'un éclat de rire.

— Pourquoi, alors, ne pas faire usage d'un diminutif? demande Luc, très amusé.

— Mes petits cousins m'appellent *Cia*. Je trouve cela beaucoup plus joli.

— Je regrette qu'aucun cousinage, fût-ce au vingtième degré, ne me permette de vous dire ce mot charmant.

— Êtes-vous fatigué, Luc? demanda M. de Laubly.

— Moi, pas du tout.

— Alors, Marcia va vous chanter quelque chose...

Il se leva, ouvrit la porte du salon voisin et alluma lui-même, sans cérémonie, les bougies du piano.

Ce salon, à peine sorti de l'ombre, offrait, comme la salle à manger, un ensemble de vieux meubles dont quelques-uns étaient assez beaux, de portraits de famille, et de jardinières gracieusement fleuries.

Marcia s'assit au piano avec une docilité enfantine.

— Peut-être, oncle Jean, imposes-tu à ton hôte une ennuyeuse corvée. Il se croira obligé de dire que j'ai une jolie voix, et il a dû entendre de vrais artistes, lui.

— Ne fais pas de fausse modestie, enfant. Tu sais bien que ta voix est belle, et peu de jeunes filles habitant la province ont eu l'occasion inespérée qui t'a été donnée de cultiver un don déjà si remarquable.

— Que chanterai-je?

— Suis ton inspiration, dit Lucie.

Elle commença une simple et antique ritournelle, et Luc reconnut l'air gracieux et mélancolique de *Pauvre Jacques*, cette douce romance surannée qui évoque tant de souvenirs brillants et cruels.

Il s'attendait à entendre des notes agréables et douces, car le timbre de Marcia, lorsqu'elle parlait, était musical, charmant. Mais il tressaillit de surprise, et se pencha en avant pour ne pas perdre une nuance de ces sons si doux, si pleins, si veloutés, que l'art avait suffisamment assouplis, tout en leur laissant un naturel et une émotion que l'étude altère trop souvent.

Il ne put tout d'abord la complimenter, tant son impression était profonde; mais son regard rencontra les yeux de Marcia, et elle y lut une admiration enthousiaste.

— Oh! encore! je vous en prie! Jamais aucune voix ne m'a semblé si pénétrante!

Elle sourit.

— Peut-être mon répertoire ne vous plaira-t-il pas. Je n'aime pas les récitatifs savants qui sont à la mode, je suis fidèle aux vieilles mélodies... Je

sais qu'on se plaît aujourd'hui à dédaigner la musique italienne; moi, je l'aime.

— Tout ce que vous chanterez me ravira.

Elle chanta alors un air de *La Somnambula*, et la grâce et l'harmonie des syllabes italiennes sembla prêter encore plus de charme à ce timbre rare, si doux, si ému, résonnant en notes pleines, égales, sans défauts ni lacunes. Elle avait évidemment appris à diriger cette voix. On pouvait posséder plus à fond la science du chant; mais elle en savait assez, sinon pour produire de ces effets destinés trop souvent à suppléer à l'insuffisance de l'instrument (elle n'en avait pas besoin), mais pour éviter toute faute de goût, toute émission hasardée, toute expression forcée ou exagérée.

— Il est absolument extraordinaire que vous possédiez, jeune comme vous l'êtes, et si loin de toutes les ressources musicales, une voix si merveilleuse et déjà si cultivée, dit Luc, s'arrachant enfin à son extase. J'ai pu entendre des cantatrices savantes, réalisant des prodiges de trilles, de vocalises, de gymnastique musicale, mais jamais rien de si profondément beau, de si étrangement sympathique.

— Marcia a eu une heureuse chance, dit M<sup>me</sup> de Laubly. Une des artistes les plus en renom d'il y a vingt ans, M<sup>me</sup> Armel, s'est retirée, à la suite de grands chagrins, dans le couvent où notre nièce a été élevée. Elle n'a jamais paru au théâtre, mais elle a chanté dans les concerts, et tenu sous le charme toutes les capitales de l'Europe. Elle avait toujours eu une grande dignité de vie. Ayant perdu son mari et son unique enfant, elle n'a plus voulu chanter en public, et depuis dix ans, elle occupe une modeste chambre dans ce couvent, donnant, par pure bonté, des conseils aux religieuses et aux enfants qui possèdent de la voix. Marcia est restée un an de plus au couvent pour profiter de ces leçons exquises et inespérées.

— Et maintenant, dit M. de Laubly, se levant, il faut nous reposer. J'espère que vous êtes ici pour quelque temps, Luc, et que vous visiterez à loisir tous nos environs?

— J'ai trois jours à moi. Mon père m'a assuré que je pouvais, sans indiscrétion, demander pour ce temps l'hospitalité d'un manoir breton où habitent de bons parents.

— Votre père nous a reçus lui-même avec une vive affection au moment de notre mariage, pendant notre trop court séjour à Versailles.

— Vous habitez Versailles? s'écria Marcia. Que je voudrais le connaître! Ne serait-ce pas charmant de chanter *Pauvre Jacques* dans la laiterie de Trianon?

— Et de toucher d'une main pieuse le clavecin de la reine... Pourquoi votre oncle et votre tante ne vous y conduiraient-ils pas? Mon père habite avec sa sœur une vieille maison du quartier Saint-Louis, et moi, qui suis en garnison à Paris, j'y vais chaque semaine.



— J'ai trop de fils à la patte pour faire des voyages, mon cher Luc, dit M<sup>me</sup> de Laubly en souriant.

— Et mon cousin? Ne pourrait-il faire une fugue? Ce serait pour vous si utile et si agréable d'entendre de la musique à Paris, où elle atteint toute sa perfection!

Les yeux de Marcia exprimaient un ardent désir. Jean rencontra son regard.

— Ma chère, dit-il, je ne dis pas que je ne te procurerai pas quelque jour ce très vif plaisir de voir et d'entendre de belles choses. Si les récoltes sont bonnes, on verra... En attendant, que diriez-vous d'une visite à Dinan pour demain? Lucie, ne pourrions-nous déjeuner à la Fontaine des Fées?

— Oh! je me charge de tout! dit vivement Marcia. Dormez en paix, vous tous, pendant que votre déjeuner s'élaborera mystérieusement dans les régions inférieures... J'aime tant les parties de campagne!

Luc se sentait ravi de la voir si jeune et si enfant. Lui n'avait que vingt-deux ans, et malgré sa moustache brune, sa superbe voix de commandement et sa tenue martiale quand il se trouvait avec ses hommes, il n'était guère encore qu'un collégien, honnête, franc et naïf.

## IV

Un soleil splendide se leva sur la journée du lendemain.

Luc s'éveilla de bonne heure. Un paulownia balançait devant sa fenêtre ses larges feuilles, qui produisaient sur le plancher et sur les murailles des ombres mouvantes et bizarres. Il sauta à bas de son lit, et jeta autour de lui un regard satisfait.

D'abord, sa chambre, qu'il avait mal vue la veille à la lueur de sa bougie, lui plut tout à fait. Elle était basse de plafond, irrégulière, avec un recoin en forme d'alcôve, des fenêtres à petits carreaux; mais elle était vaste, et point banale. Pour lui, habitué des villes, mais issu d'une race bretonne transplantée, et gardant quelque instinct d'air libre, ou quelques traditions, ou quelques souvenirs recueillis dans les récits des vieux parents, il y avait dans la nouveauté qui le charmait, la douceur d'une impression familière, parce qu'elle répondait à une manière d'être, à une disposition intime. Les meubles étaient vieux, délicieusement dépareillés; la commode Louis XV fraternisait avec un grand fauteuil Louis XIII et une bergère du commencement de l'Empire; la toile de Jouy qui drapait les maigres colonnes d'un lit de bois peint en blanc offrait au regard des ramage fanés d'un dessin gracieux; les murailles étaient revêtues d'un papier grisaille, disposé dans des panneaux de chêne, et représentant des portiques, des jets d'eau, et des degrés

bordés de pilastres, sur lesquels se tenaient des femmes vêtues de longues tuniques, et des guerriers au profil droit, coiffés de casques et portant des boucliers.

Tout cela était très différent du mobilier moderne, assez riche, démodé, mais non pas antique, au milieu duquel il avait été élevé, et il s'y trouvait en outre, comme dans toute chose ancienne, ce je ne sais quoi d'inconnu, d'oublié, qui sera à jamais ignoré, mais qui a été réel, qui a eu son histoire, ou qui a été mêlé à l'histoire d'êtres vivants, et qui exerce un attrait irrésistible, presque irritant, sur les imaginations jeunes et rêveuses.

Luc se souvint de tout ce que son père lui avait raconté de ce manoir du Chêne-Vert où lui-même était venu, maintes fois, jeune garçon insouciant. Peut-être avait-il, au retour d'une joyeuse partie de chasse, reposé ses membres fatigués sur ce lit où Luc venait de dormir si profondément. Et avant ce temps, déjà éloigné, combien d'hôtes avaient passé là? Combien de rêves, doux ou amers, radieux ou terribles, les courtines de toile de Jouy avaient-elles abrités? Combien de regards pensifs avaient erré à travers les ramures vertes du vieux paulownia pour surprendre quelque coin de ciel azuré ou quelque étoile brillante, ou pour regarder s'ouvrir les roses fleurissant les allées?

Penché à sa fenêtre, respirant avec délices les parfums que la rosée, encore étincelante dans les calices des fleurs, rendait plus pénétrants, il cherchait à évoquer les ombres disparues, à jamais inconnues, qui avaient passé dans ces allées, cueilli des roses, ri ou pleuré le long des haies de chèvrefeuille, puis vieilli à l'ombre de ces murailles, pour faire ensuite place à d'autres générations.

Mais quelles que fussent les fantaisies de son imagination et quelque beauté qu'il prêtât aux héroïnes dont il peuplait à loisir le vieux verger, tout s'effaça soudain devant l'apparition bien réelle, bien vivante de Marcia qui, suivie de deux enfants qu'il n'avait pas vus la veille, s'avançait rapidement dans la plus large des allées.

Elle portait encore sa robe rose, avec un ruban de velours noir noué à sa taille, et sans souci du soleil matinal, elle avait confié à son cousin son chapeau de jardin et s'avançait, la tête levée vers les arbres, les cheveux brillants, le teint rose, — le naturel et la grâce, qui en est la fleur, débordant de toute sa jeune et charmante personne.

— Je te dis que c'est le gros prunier! s'écria l'aîné des enfants. Il est tout plein de prunes mûres, parce que, vois-tu, il lève la tête plus haut que tous les autres et il leur vole le soleil, voilà!

Et le jeune observateur éclata de rire, évidemment ravi de sa clairvoyance.

Marcia rit aussi gaiement que lui.

— Oui, dit-elle, voilà pourquoi il faut être grand, — non pas lever la tête, mais être grand... Tu te rappelleras cela plus tard, quand tu seras



un philosophe. En attendant, ce gros arbre est difficile à secouer... Jamais je n'y arriverai et il faut en chercher un autre.

— Permettez-moi de vous aider ! cria une voix éclatante, semblant sortir du paulownia.

Marcia et René levèrent la tête. Mais Luc avait déjà refermé la fenêtre et procédait à la toilette la plus rapide qu'il eût jamais faite. Il parut bientôt dans l'allée, le visage tout rouge de ses ablutions et des rudes frictions de la serviette.

— C'est ainsi que vous écoutiez nos secrets ! dit Marcia en souriant.

— Félicitez-moi d'avoir recueilli une leçon qui eût peut-être été perdue pour mon jeune camarade que voici.

— Une leçon ? répéta la jeune fille, levant ses sourcils avec une surprise évidente.

— Oui, sur ce qu'il faut être grand, — c'est-à-dire, je suppose, s'élever moralement aussi haut qu'on le peut pour mieux recevoir la lumière, les bonnes influences, etc., et mûrir plus tôt... J'avais un camarade qui faisait des dissertations superbes, et ce sujet-là lui aurait été comme un gant.

Marcia rougit.

— Vous vous moquez de moi, dit-elle d'un air de reproche ; c'était très mal d'écouter, d'abord, puis encore plus mal de vous moquer d'une chose dite en plaisantant.

— Ne peut-on pas dire en plaisantant des choses sérieuses, utiles et même profondes ? Et ne m'est-il pas permis d'en faire mon profit, mademoiselle Marcia ?

Il souriait encore, mais il ne se moquait point. Marcia, légèrement embarrassée, changea de conversation.

— Puisque vous êtes là, dit-elle, auriez-vous l'obligeance de secouer le prunier ? Vous y êtes intéressé, car il s'agit de votre dessert.

L'arbre était gros, mais Luc sauta jusqu'à l'une des branches inférieures et la secoua avec tant de vigueur qu'une pluie de reine-claude s'abattit sur le gazon qui tapissait à demi l'allée.

René poussait des cris de joie et, aidé de Georges, se hâta de ramasser les fruits d'un vert doré.

— Doucement ! doucement ! Il faut à peine les toucher, de crainte d'enlever leur fleur...

Elle prit le panier qu'elle avait rempli de feuilles fraîches, et y rangea délicatement les prunes ; puis, levant les yeux sur Luc qui la regardait :

— Avez-vous déjeuné ?

— Non, pas encore.

— A quoi songez-vous ? Nous partons dans une demi-heure ! Venez vite dans la salle à manger...

Dans l'une des embrasures profondes, il y avait une petite table. Marcia ouvrit une armoire, prit une serviette brodée qu'elle étendit sur cette table, y posa une tasse, puis invita le jeune homme à s'asseoir.

— De là, dit René, vous verrez rentrer les vaches, c'est très amusant, vous savez !

— Mais je ne veux pas être servi par vous, mademoiselle !

— Les servantes sont occupées, il faut vous résigner à un confort très imparfait...

Elle avait déjà quitté la salle à manger, mais, presque aussitôt, elle revint suivie de René, son chevalier servant. Elle tenait à la main une petite cafetière en argent, de forme ancienne, avec un manche d'ébène, et l'enfant portait, très adroitement, des rôties sur une assiette.

— Voilà, c'est sommaire, mais vous n'en déjeunerez que mieux à la Fontaine des Fées... René, le sucrier, mon chéri... Avez-vous tout ce qu'il vous faut ?

— Je suis seulement confus de la peine que vous prenez pour moi !

— Eh bien ! je vais aider Lucie... A bientôt...

La salle à manger, si gaie tout à l'heure avec les rayons de soleil qui faisaient miroiter les panneaux des meubles et éclairaient les masses de feuillage groupées dans les angles, sembla tout à coup triste au jeune homme. On eût dit que Marcia en avait emporté la vie. Il essaya de se distraire en regardant défiler les vaches au pas lent qu'on faisait revenir à l'étable avant que la chaleur devint trop forte, et qui chassaient de leur queue les mouches importunes, puis s'arrêtaient pour pousser de longs mugissements devant la porte encore close.

Une robuste paysanne les fit rentrer aussitôt, et dès que la cour fut débarrassée, on amena un break sans prétention, auquel un garçon d'écurie se mit en devoir d'atteler un fort cheval. Il y eut alors un mouvement amusant. Les enfants, à demi habillés, échappaient à leur bonne, Mme de Laubly donnait des ordres, Marcia faisait des apparitions rapides, jusqu'au moment où elle monta dans le break pour ranger les provisions dans les coffres.

— De grâce, laissez-moi vous aider !

Elle se recule un peu, examine d'un air connaisseur la manière dont Luc procède et saute du break, tranquilisée.

— Oui, l'on peut vous confier ce soin très délicat... Vous avez dû faire pas mal de parties de campagne ?

— Oh ! des quantités ! répond-il avec un enthousiasme contenu. Je les adore !

Et l'heure sonne, et Jean, qui depuis l'aube est dans les champs, arrive, tout heureux d'avance de cette journée de repos. Sa femme, qui a déjà distribué de l'ouvrage aux domestiques, apparaît à son tour, pimpante, bien habillée, contente de penser que son hôte ignore à quelles occupations modestes elle vient de se livrer dans les profondeurs de la cuisine. Elle multiplie les recommandations pour les deux bébés qu'elle laisse au logis, elle installe au fond de la voiture ceux qu'elle



emmène, et enfin, tout étant prêt, le break s'engage dans l'avenue ombreuse, traversée de flèches d'or, et toute rafraîchie par la rosée de la nuit.

Tous, dans notre jeunesse, nous avons compté de semblables journées, dont le souvenir nous revient comme une bouffée de bonheur. Le ciel était pur, la campagne riante. Jean et Lucie étaient des mentors charmants, assez jeunes pour jouir intensément de ce repos dans une vie sérieuse et occupée, assez heureux, assez aimants pour sentir la poésie des sites et pour ajouter une note tantôt vive, tantôt émue, aux impressions de ceux qui les accompagnaient.

Luc était déjà épris de Marcia. Elle était pour lui le soleil même de ce jour brillant, le bleu de ce ciel sans nuages, le charme de ce paysage riche et opulent. Il ne la connaissait que depuis la veille, et déjà elle incarnait pour lui non pas seulement la grâce, la beauté, l'esprit, mais encore ce quelque chose de plus haut et de meilleur, cet idéal, enfin, qu'il entrevoyait dans les rêves de sa jeunesse très pure et très digne.

Direz-vous que Luc est un peu fou ? Qui sait ? Peut-être n'est-ce là qu'un enthousiasme passager, il est si jeune ! Peut-être aussi est-ce l'instinct, souvent plus sûr qu'on ne le croit, d'une âme dont rien n'a fait dévier la droiture, et dont les impressions peuvent être plus vraies que les raisonnements d'une sagesse mondaine ou la défiance d'un cœur moins honnête. Il ne l'a vue, à la vérité, qu'un seul jour, mais il l'a vue menant sa vie. Il a surpris la tendresse profonde que lui portent Jean et sa femme, il a constaté la préférence passionnée des enfants pour elle, il l'a entendue parler aux domestiques, il l'a aperçue faisant l'aumône à la grille, et posant une main caressante sur la tête d'un bébé malade. Tout le monde l'aime : les chiens eux-mêmes bondissent follement autour d'elle. Elle est simple, gaie, naturelle, elle s'occupe sans affectation des soins du ménage, et, chose rare en ce cas, elle ne s'y absorbe point, et n'y perd ni son charme ni son élégance.

Luc aime aussi l'atmosphère où elle se meut. Il a appris de son père à connaître et à vénérer ces vieilles familles qui portent dignement un nom ancien et une pauvreté fière, qui gardent leur rang en travaillant de ce noble labeur de la terre, qui exercent autour d'elles l'influence de la charité, et qui, éloignées des plaisirs et du luxe, aiment leur vie simple et occupée, toute tissée de devoirs, de bonnes œuvres et de modestes bonheurs. Une femme élevée dans de tels milieux ne vaut-elle pas plus qu'une de ces poupées dressées dans les villes à jeter de la poudre aux yeux des épouseurs, habituées à regarder la toilette comme l'objet principal, et le plaisir comme le but de la vie ?

Et Marcia ?

A vrai dire, loin de partager l'enthousiasme du jeune homme, elle ne s'en apercevait même pas. L'avenir était encore pour elle un mystère qu'elle

n'avait pas l'idée de sonder. Rien, pour le moment, ne manquait à une vie qui lui semblait radieuse, à un cœur qu'elle jugeait suffisamment comblé. Elle s'enivrait de liberté, de poésie, mais de cette poésie saine et forte qui, loin d'être incompatible avec les devoirs modestes, leur prête son charme, les relève, les irradie. Luc lui plaisait comme un jeune compagnon gai et amusant ; elle ressentait une réelle sympathie pour les idées élevées qu'elle percevait de temps à autre dans sa conversation, et elle montrait le naturel parfait d'une jeune fille qui ne songe pas à plaire, et qui ne soupçonne même pas qu'elle puisse éveiller chez un autre un sentiment et une espérance.

## V

En ces jours de voyages faciles, un grand nombre de mes lecteurs ont parcouru la Bretagne, remonté la Rance aux aspects multiples, tantôt majestueux et sauvages, tantôt mystérieux, ou gracieux et riants, — et visité cette curieuse petite ville de Dinan, qui entremêle sur sa superbe base de rochers les murailles massives de ses remparts et les arbres séculaires de ses promenades, son château historique, ses églises si anciennes et si curieuses, ses antiques couvents, ses terrasses suspendues sur des abîmes verdoyants, ses maisons à pignons, couvertes de sculptures ou traversées de poutrelles.

Luc ne posait point pour un blasé, bien au contraire. Tout ce que l'enthousiasme a d'exubérant, il le mêlait à un sentiment délicat et vraiment poétique du pittoresque. Jean et Lucie étaient ravis de ses admirations, et Marcia constatait avec un réel plaisir qu'il n'était pas besoin de souligner pour lui les recoins intéressants ou artistiques.

Ils gravirent le Jerzual, cette rue montueuse, souvenir du vieux temps, où pas une maison moderne n'interrompt la double ligne des vieux pignons branlants, et qui passe sous un antique vestige de fortification, une porte flanquée de tourelles dont les tons noirâtres sont, en cette saison, fleuris de digitales couleur de pourpre. Chaque maison arrêta les promeneurs : ici, c'était une porte sculptée, là, une fenêtre à fronton, puis, une façade traversée de poutres en losanges, ou une autre revêtue d'ardoises décorées. Parfois, sous un sombre auvent, apparaissait la figure ridée d'une vieille femme ou la tête blonde d'un enfant, et, çà et là, des géraniums éclatants, cultivés sur l'appui des fenêtres, jetaient une note gaie et vivante sur ces ruines du passé.

Ils prièrent ensemble, avec une même foi, sous les voûtes des antiques églises ; ils visitèrent le vieux château, tout plein des souvenirs de la duchesse Anne, ils admirèrent le panorama qu'on



découvre des jardins de Saint-Sauveur; puis, ils remontèrent en voiture pour se rendre à la Fontaine des Fées, un site ravissant, tranquille, rappelant quelque profonde vallée pyrénéenne creusée entre deux montagnes verdoyantes, pleine de fraîcheur, de silence et de poésie.

Le déjeuner fut naturellement très gai. On fit honneur aux provisions, il y eut un feu roulant de saillies, d'éclats de rire; puis les enfants s'élancèrent à l'escalade de la « montagne », et Luc erra dans la vallée, tandis que Marcia allait s'asseoir un peu à l'écart, appuyée contre le tronc énorme d'un hêtre.

— Cia chérie, dit René, venant tomber à ses pieds, dis-moi pourquoi ça s'appelle ici la Fontaine des Fées.

— Est-ce qu'il y a des fées? demanda le petit Georges, jetant autour de lui un regard demi curieux, demi craintif.

— Non certes, il n'y en a pas, mon chéri.

— Mais, reprit René, tu sais de si jolis contes où l'on voit des fées! Tu te rappelles, Cia chérie, celui que tu nous as dit l'année dernière, où il y avait un char traîné par des hirondelles?

— Ce sont des contes, en effet, pour amuser les bébés.

— Moi, je suis un bébé et je veux entendre le conte! s'écria Georges. Oh! Cia, dis-le moi!

— Je ne me le rappelle pas du tout... Peut-être

votre cousin Luc en sait-il, dit Marcia avec malice, voyant se rapprocher le jeune officier.

— Cousin Luc! oh! oui, oui, un conte de fées!

Luc regarda Marcia, qui riait, puis les petits garçons qui s'attachaient à lui.

— Voulez-vous que nous fassions à nous deux l'histoire de la Fontaine des Fées?

— Nos documents ne sont peut-être pas les mêmes, dit-elle gaiement.

— Voulez-vous essayer?

— Oui, si vous commencez.

— Eh bien! dit Luc se laissant glisser sur l'herbe et s'adressant aux enfants qui le dévoraient des yeux, ce lieu était jadis un endroit sauvage et désolé. Ces grandes montagnes l'isolaient du reste du monde, et aucun arbre n'y croissait. Pas d'herbe touffue, pas de mousse veloutée, pas de fleurs... Surtout, pas de fontaine; il fallait aller très loin pour puiser de l'eau.

— Qui est-ce qui puisait de l'eau? demanda René.

— Les habitants de la vallée.

Le petit garçon parut réfléchir.

— Mais, dit-il judicieusement, puisqu'il n'y avait ni arbres, ni eau, ni rien, pourquoi demeuraient-ils ici?

M. MARYAN.

(La suite au prochain numéro.)



## AU BUCHERON



*Le rouge-gorge seul sautille dans les branches,  
Jetant aux noirs vallons son cri plaintif et doux;  
L'érable est dépouillé, les montagnes sont blanches;  
On n'entend plus, hélas! que la chanson des houx.*

*Ami, rentre au hameau: bientôt les avalanches  
Couvriront d'un linceul les bois fauves et roux.  
Tu reverras ces monts au temps bleu des pervenches,  
Lorsque les gais oiseaux reviendront parmi nous.*

*Rejoins ton vieux foyer où le sarment pétille.  
Le soir, en tisonnant le feu d'or qui scintille,  
Les pieds sur les chenets, pensif, tu rêveras*

*Ou bien, silencieux et contemplant la flamme,  
Tu pourras écouter le gazouillis et l'âme  
De tes enfants ravis se pressant dans tes bras.*

A. GROSPAS.





## LES TROIS FIANCÉES DE LOUIS XV

SUITE

### II

#### MADemoiselle de VERMANDOIS



Les réjouissances durèrent une semaine entière. Il y eut visites et harangues du Parlement, *Te Deum* à Notre-Dame, bal à l'Hôtel de Ville, illuminations, feux d'artifice, fêtes nautiques, et partout l'infante-reine se montra, nous disent les mémoires du temps, « charmante avec son petit air entendu et point du tout embarrassé ».

Puis vint la vie sérieuse. Sous la direction de M<sup>mes</sup> de Ventadour et de Soubise, Marie-Anne-Victoire apprit à parler le français, développa son intelligence, affina ses grâces naturelles, et bientôt tout fit présager en elle la princesse accomplie qu'elle fut plus tard sur le trône de Portugal. A certains jours fixés par l'étiquette, elle recevait la visite de son fiancé et les hommages de la cour. Sans être entièrement revenu de ses préventions contre elle, le roi s'amusait parfois de son babil, et ne la quittait jamais sans lui avoir offert un joli présent.

En 1723, le jeune roi, déclaré majeur par le Parlement, quitta les Tuileries et vint établir sa résidence dans ce palais de Versailles qui avait vu les splendeurs de son aïeul, et où toute la noblesse le suivit avec enthousiasme, espérant y renouveler les fêtes et les magnificences du grand règne.

La petite princesse fut installée dans les appartements de la feuë reine et, après que les membres de la famille royale y eurent pris chacun le leur, le reste de la cour s'y logea comme il put. Les grands seigneurs, les plus justement fiers de leurs biens et de leur illustre origine, se contentèrent d'une chambre sous les combles ou d'un cabinet sur le derrière des cours, trop heureux d'acheter à ce prix l'honneur de ne point s'éloigner du roi. Ceux à qui leurs fonctions ou leurs titres ne donnaient

point nécessairement le droit d'habiter le palais s'établirent dans la ville, d'où ils pouvaient chaque jour venir assister au lever, au coucher et au jeu de Sa Majesté.

Seul, le régent, devenu premier ministre, à la majorité du roi, demeura à Paris. Chaque jour, il venait assister au conseil, faisait une courte et affectueuse visite à l'infante-reine, puis retournait au Palais-Royal, où il mourut subitement un soir, vers la fin de l'année 1723.

Le cardinal Dubois l'avait précédé de quelques mois dans la tombe.

La mort de ces deux hommes d'Etat fut un véritable malheur pour la France.

Philippe d'Orléans fut remplacé, comme premier ministre, par Henri-Louis de Bourbon, arrière-petit-fils du Grand Condé. Ce prince, plus connu sous le nom de « Monsieur le Duc », avait été désigné, par le testament de Louis XIV, comme président du Conseil de régence, et ce titre, aussi bien que sa naissance, l'imposait au choix du roi pour le poste rendu vacant par la mort du régent.

L'époque de son ministère fut une des plus déplorables de ce déplorable règne, et l'administration de M. le Duc provoqua plusieurs fois, malgré sa courte durée, les remontrances du Parlement, dont il ne fut, hâtons-nous de le dire, aucunement tenu compte.

Le mauvais génie, la fatale conseillère de Henri-Louis de Bourbon, fut une dame du palais, la marquise de Prie, à qui une beauté remarquable, un esprit brillant, une indomptable ténacité de volonté assuraient une influence sans bornes sur l'esprit faible du prince.

Dès que M. le Duc fut entré en possession de sa nouvelle dignité, elle quitta les deux modestes chambres qui lui avaient été assignées pour logement près des mansardes du palais, et vint occuper un spacieux appartement jusque-là réservé à une princesse de la maison royale. Elle l'embellit de toutes les magnificences que son goût artistique et les immenses richesses de M. le Duc lui permirent de rassembler, et s'y forma une cour de poètes et de flatteurs. Les affaires de l'Etat s'y traitaient aussi; c'est là que s'élaboraient les résolutions que le premier ministre devait présenter, le lendemain, à l'approbation du roi; c'est là surtout que s'inventaient, grâce à la collaboration de



financiers sans conscience, les nouveaux impôts dont on grevait sans cesse la fortune publique.

Dispensatrice de toutes les faveurs, M<sup>me</sup> de Prie voyait chaque jour se presser dans son antichambre, plus assiégée que celle du ministre, les héritiers des noms fameux de la vieille monarchie, attendant leur tour d'audience pour solliciter de la toute-puissante marquise les pensions, brevets, régiments, titres, gouvernements, objets de leur ambition.

Cette affluence, qui flattait si délicieusement l'orgueil de M<sup>me</sup> de Prie, en lui donnant une juste idée de son pouvoir, commença à diminuer dans les premiers jours de février 1725. Louis XV venait de tomber malade, et les médecins, impuissants à établir le diagnostic, ne se prononçaient pas encore sur la marche probable de cette maladie qui tenait le roi inerte et muet dans son lit à baldaquin.

Sans doute, on ne désespérait pas encore de la vie de Sa Majesté, mais il fallait être prudent!... Si le roi guérissait, M. le Duc et M<sup>me</sup> de Prie seraient sans pitié pour ceux qui, en prévision de leur disgrâce, les auraient abandonnés; mais, si le roi mourait, son héritier naturel, Philippe III d'Orléans, fils du régent, lui succéderait, et, certes, il ne choisirait ni ses serviteurs ni ses amis parmi ceux de M. le Duc, qu'il détestait cordialement...

La situation était embarrassante, incertaine. Cependant, elle paraissait se dessiner de jour en jour.

Le malaise du roi augmentait, la fièvre ne le quittait presque plus, résistant à tous les remèdes... Les nuits étaient agitées, tourmentées par une absence complète de sommeil; le délire apparaissait de temps à autre, et les médecins de Sa Majesté, l'air inquiet, le front soucieux, fuyaient les questionneurs, ne répondant que par monosyllabes à ceux qu'il leur était impossible d'éviter...

Ah! c'est alors que la vaste antichambre de M<sup>me</sup> de Prie resta déserte, et l'impérieuse marquise, la rage au cœur, se promenait, comme une lionne blessée, dans le somptueux appartement que bientôt, peut-être, elle allait être obligée de quitter!

— Les lâches! les ingrats! murmurait-elle; oh! si la fortune me sourit de nouveau, combien je leur ferai payer cher leurs insolents dédains!

Au milieu d'une de ces crises de haine et de désespoir, après plusieurs jours d'un abandon complet, l'huissier de service vint avertir M<sup>me</sup> de Prie qu'un jeune homme était là, sollicitant une audience.

— Son nom? demanda-t-elle.

— M. Le Tellier, comte d'Estrées.

— Qu'est-il? Comment est-il?

— Colonel de dragons. Jeune, brun, grand et beau.

— Faites entrer, murmura la marquise, émue de la démarche de cet inconnu, qu'une idée subite et

superstitieuse lui fit considérer comme un présage du retour de la fortune.

— Ah! se dit-elle, n'importe ce qu'il vienne me demander, je ferai tout au monde pour le lui obtenir.

La conférence dura longtemps. Quand elle se termina, l'huissier, ouvrant la porte du salon, à l'appel du timbre, entendit la marquise dire au visiteur qu'elle congédiait:

— Comptez sur moi, monsieur Le Tellier, vous avez ma promesse.

Et il remarqua l'air radieux du jeune homme à qui ces bonnes paroles venaient d'être adressées.

Restée seule, M<sup>me</sup> de Prie s'assit dans un fauteuil et s'enfonça dans une profonde méditation, d'où un faible coup, frappé à une porte intérieure, vint la tirer. Sans doute, elle savait qui s'annonçait ainsi, car elle se leva et, écartant la tapisserie, ouvrit elle-même une porte cachée derrière les tentures:

— C'est vous, monsieur le Duc, je ne vous attendais pas si tôt; qu'y a-t-il? s'empressa-t-elle de demander en remarquant l'air radieux du prince.

— Une bonne nouvelle, ma chère marquise, une excellente nouvelle; je n'ai pas voulu tarder à vous l'apprendre.

— Mais que Votre Altesse s'asseye, interrompit M<sup>me</sup> de Prie en avançant un fauteuil.

— Non, merci, je préfère rester debout.

Et, s'appuyant d'une main au dossier du siège, il se mit à piétiner sur ses petites jambes de fer, se reposant tantôt sur un pied, tantôt sur l'autre, ce qui était, chez lui, l'indice d'une émotion intense.

— Mais, enfin, qu'y a-t-il? répéta son interlocutrice.

— Il y a, ma chère amie, il y a ceci: Le roi est guéri!

— Sûrement?

— Sûrement.

La marquise eut un sursaut de joie:

— Conte-moi cela, dit-elle.

— Eh bien! voici ce qui était arrivé: Ce matin, M<sup>me</sup> de Ventadour, qui, depuis quinze jours, n'a pas quitté le roi, voyant que les médecins ne savaient plus que faire, s'est avisée de lui donner à boire, coup sur coup, trois tasses de tilleul très chaud. Cela a déterminé une forte transpiration que l'on a soigneusement entretenue pendant plusieurs heures. A présent, le roi dort tranquillement, lui qui ne dormait plus, faible sans doute encore, mais sans fièvre ni malaise. En un mot, il est par-fai-te-ment guéri, ses médecins me l'ont tous affirmé sans émettre le moindre doute.

La marquise avait avidement écouté ce récit et ses conclusions rassurantes.

— Que dit-on dans le palais? demanda-t-elle.

— Personne ne sait rien encore. J'ai recommandé, j'ai ordonné le silence le plus absolu, sous le prétexte de ne pas donner à la cour un espoir qui pourrait être déçu; mais, en réalité, parce que



je voulais que vous connussiez la première cet événement qui est, pour nous, d'une importance réellement capitale.

M. le Duc se tut un instant, parut réfléchir ; un sourire vint effleurer ses lèvres.

— Ah ! continua-t-il, que va dire mon cousin d'Orléans, quand il apprendra cette heureuse guérison, lui qui se croyait à la veille de régner ? Ah ! Philippe VII, le premier acte de votre règne eût été sans doute de m'exiler à Chantilly ; mais je ne vous crains plus ; je suis encore premier ministre et vous n'êtes rien, rien, rien, répétait-il avec une joie féroce.

— Rien ! c'est beaucoup dire, monsieur le Duc, interrompit froidement M<sup>me</sup> de Prie ; vous êtes premier ministre, c'est vrai ; cependant, aussi longtemps que le roi n'aura pas de fils, le duc d'Orléans n'en reste pas moins l'héritier légitime de la couronne. Le roi est guéri ; mais, qu'il redevenue malade, qu'il meure, et nous retombons dans l'abîme d'où nous venons de sortir si miraculeusement.

— Vous êtes alarmante, marquise !

— Je suis prévoyante, monsieur le Duc, et le péril que je vous signale n'est pas le seul que j'aperçoive autour de vous. Un de vos ennemis les plus dangereux est M. de Fréjus, qui, sous son air respectueux, cache, à l'endroit de Votre Altesse, les plus perfides intentions. Eh bien ! depuis que M. de Villeroy, exilé dans son gouvernement de Lyon, est éloigné du roi, son ancien précepteur prend sur lui une influence de jour en jour plus grande. Sa Majesté songe même à le faire nommer cardinal.

— Ah ! dit M. le Duc avec un soupir, j'ai souvent réfléchi à tous ces dangers, et je n'ai trouvé aucun moyen de les détourner.

— Il y en a un, cependant, répliqua la marquise avec assurance.

— Eh ! lequel ? Parlez !

— Le roi a quinze ans et trois mois, vous le savez ; donc, il est incessamment en âge de se marier ; s'il se marie et qu'il ait un enfant, comme tout peut le faire espérer, vous restez, vint-il à mourir, régent de France et tuteur du jeune dauphin pour longtemps encore ; de plus...

— Vous rêvez, marquise, vous ne songez pas à l'âge de l'infante-reine, elle a à peine sept ans !

— Aussi n'est-ce point d'elle que je parle, mon cher duc ; cette petite fille nous tiendrait trop longtemps éloignés du but !

— Que voulez-vous dire ? madame, et que me conseillez-vous ?

— Il faut, répliqua M<sup>me</sup> de Prie, en pesant sur chacun de ses mots, renvoyer en Espagne cette infante de malheur ; il faut ensuite...

— Renvoyer l'infante ! s'écria le duc épouvanté de la proposition, mais vous n'y songez point, ma chère amie ; jamais le roi ne consentira à faire cet affront à son oncle ; jamais le conseil n'assumera

la responsabilité d'une rupture qui peut occasionner entre la France et l'Espagne une guerre désastreuse !

— Votre Altesse s'exagère beaucoup l'opposition que ses desseins pourront rencontrer de ce côté. Le roi, qui n'aime point l'infante, sera ravi d'en être débarrassé et l'obéissance du conseil ne doit vous faire aucun doute. Du reste, est-il si obligatoire de prendre leur avis ?

— Vous oubliez, marquise, qu'il y a à Madrid deux princesses françaises...

Une parenthèse est nécessaire ici :

Bien des événements s'étaient passés depuis le jour où Marie-Anne-Victoire avait mis le pied sur le sol français. Philippe V, désireux de resserrer encore son alliance avec sa patrie d'origine, avait demandé et obtenu pour son troisième fils, don Carlos, la main de la plus jeune fille du régent, M<sup>lle</sup> de Beaujolais, qui avait été immédiatement rejointe à Madrid la princesse des Asturies, sa sœur. Peu après les fiançailles de don Carlos, le roi d'Espagne, mû on ne sait par quel dessein, peut-être par le désir d'imiter Charles-Quint, abdiqua et laissa le trône au prince des Asturies, qui l'occupa sous le nom de Luiz I<sup>er</sup>. Son règne ne fut pas de longue durée ; il mourut moins d'un an après son élévation au trône. Comme le disait le duc de Bourbon à sa conseillère intime, il y avait donc à Madrid deux princesses françaises dont la position n'avait aucune garantie de stabilité à la cour : l'une veuve sans enfants du dernier roi ; l'autre, elle-même enfant encore, qu'aucun lien indissoluble n'attachait à son fiancé.

M<sup>me</sup> de Prie était trop intelligente pour ne point saisir la portée de l'objection du premier ministre.

— Vous voulez dire, monsieur le duc, répliqua-t-elle, qu'en renvoyant l'infante, vous vous exposez à voir la cour d'Espagne prendre une mesure analogue à l'égard de la veuve de don Luiz et de la fiancée de don Carlos ? Eh bien, je vous le demande, en quoi cela peut-il vous importer ?

L'idée de voir deux filles de la maison d'Orléans rentrer au Palais-Royal, dépouillées toutes deux des titres et des honneurs sur lesquels elles avaient cru pouvoir compter, ne déplaisait pas, en effet, à Henri-Louis de Bourbon ; cependant, il hésitait encore :

— Vous ne vous faites pas une idée juste et sérieuse, ma pauvre marquise, de la tempête que je déchaînerais sur moi. Au premier indice de cette résolution, je vais être assailli de récriminations, de remontrances, de menaces même. Que répondre à l'ambassadeur d'Espagne, qui viendra me demander des explications ? Comment désarmer le parti de l'infante-reine, car, elle a déjà un parti à la cour, cette petite, en prévision de l'avenir. Ah ! marquise, ce sera une négociation terriblement difficile à conduire !

Un sourire de dédain abaissa le coin des lèvres de M<sup>me</sup> de Prie.



— Une négociation ! mon cher duc, s'écria-t-elle avec violence, qui vous parle de négociation ? Ecoutez-moi : Il n'y a qu'un moyen de réussir dans cette affaire ; c'est de n'en parler à personne et de mettre dès demain matin, 5 avril, l'infante dans une voiture à laquelle vous ferez prendre, sous bonne escorte, le chemin d'Espagne. Un courrier la précédera, qui ira avertir ses parents de son retour ! Qu'en dites-vous ?

— Je vous dirai, marquise, comme Catherine de Médicis : « C'est bien taillé, mais il faut coudre ! » Je suppose l'infante hors de France ; que ferons-nous ?

— Nous chercherons et nous trouverons la princesse à qui il sera de votre intérêt d'offrir la main du roi. Il la faut assez jolie, assez agréable pour prendre sur son époux une influence qui annihile celle de M. de Fleury ; il la faut de bonne maison, sans doute, mais assez modeste pour qu'elle vous soit toute sa vie reconnaissante d'une fortune inespérée et devienne entre vos mains un instrument docile de vos desseins et de votre politique.

— Je crois deviner que vous y avez déjà songé, ma chère amie, et que vous avez passé en revue la liste des princesses à marier... Il y en a peu... Après le bruit que va faire le renvoi de l'infante, nous sommes forcés d'éliminer Parme, Naples, le Portugal ; de plus, nous sommes assez mal avec la maison d'Autriche. Que reste-t-il ?

— Il y a, monsieur le duc, la fille du prince de Galles, la petite-fille de Georges I<sup>er</sup>.

Henri-Louis de Bourbon éclata de rire.

— Je ne suppose pas, dit-il, que vous attendiez de celle-là une docilité exemplaire ; d'ailleurs, il faut songer à la question de religion ; jamais Georges I<sup>er</sup> ne permettra qu'on fasse de sa petite-fille une *papiste*.

— Votre Altesse a raison ; voyons donc ailleurs. Le prince Kourakine, l'ambassadeur de Russie, me parlait dernièrement de la princesse Elisabeth, la fille du feu czar Pierre et de la czarine Catherine, actuellement régnante. L'éloge extraordinaire qu'il en faisait m'a semblé cacher une arrière-pensée...

— Celle de marier la fille de cette ancienne cabaretière avec l'héritier de saint Louis, peut-être... Ah ! madame, la France est-elle tombée si bas ?

— Je ne vous en parlais, monsieur le duc, que pour vous faire toucher du doigt le peu de ressources que nous offrent les cours étrangères... mais, ce que vous ne trouvez pas chez elles, ne pourriez-vous le trouver plus près de vous ?

Le duc ouvrit des yeux interrogateurs.

— Votre Altesse, poursuivit M<sup>me</sup> de Prie, oublie donc qu'il y a dans le royaume une princesse d'une beauté merveilleuse, d'un esprit remarquable, d'une naissance presque égale à celle du roi, et dont le dévouement ne saurait être douteux.

— De qui voulez-vous parler, marquise ?

— Ce n'est pas moi qui y ai songé, monsieur ;

c'est M<sup>me</sup> la duchesse douairière qui me disait hier...

— Ma mère ! s'écria Henri de Bourbon surpris.

— Oui, mon cher duc, M<sup>me</sup> votre mère, qui serait au comble de ses vœux si vous arriviez à conclure le mariage de Louis XV avec...

— Avec ? demanda le ministre, suspendu aux lèvres de M<sup>me</sup> de Prie.

— Avec M<sup>lle</sup> de Vermandois !

— Ma sœur ? dit le duc stupéfait.

— Oui, duc, avec votre sœur. Que voyez-vous là de si impossible ? Vous êtes d'aussi bonne maison que le roi, je suppose.

— Sans doute, Bourbons tous deux ; mais nous sommes de la branche cadette.

— Eh ! qu'importe ! Les deux branches ne sont-elles pas sorties du même tronc ; saint Louis n'était-il pas le père de Robert de Clermont, sire de Bourbon, de qui vous descendez en ligne directe ? Il n'y aura pas mésalliance !

— Mais ma sœur est au couvent de Fontevault, où elle se prépare à la vie religieuse, et dont elle doit être abbesse dans quelques années.

— Elle le quittera, ce couvent. Croyez-vous qu'entre le trône de France et une chaire d'abbesse, elle puisse hésiter ?

Le premier ministre restait silencieux et perplexe.

Sa conseillère se rapprocha de lui.

— Songez, lui dit-elle de son ton le plus persuasif, qu'une fois votre sœur reine, vous n'avez plus rien à redouter ni de M. de Fréjus, ni de la maison d'Orléans, ni d'aucun de vos ennemis ; le Parlement rengainera ses stupides remontrances ; vous restez à jamais premier ministre et tout puissant. Ce qu'une autre reine vous refuserait, peut-être, de dévouement et de docilité, n'êtes-vous point en droit de l'attendre de votre sœur ?

— Je le crois, je l'espère, quoiqu'à vrai dire je la connaisse si peu ! Elle est beaucoup plus jeune que moi et au couvent depuis plusieurs années. Je n'ai jamais eu avec elle ni relations, ni correspondance, sauf en ces derniers temps, où elle m'a écrit au sujet de démêlés avec son abbesse ; j'ai remis l'affaire entre les mains de M. de Fréjus et l'ai chargé de répondre. J'ai peut-être eu tort de ne pas le faire moi-même ; mais, qui peut tout prévoir ?

— Ne vous inquiétez pas de cela, mon cher duc ; l'annonce des brillantes destinées que vous ménagez à M<sup>lle</sup> de Vermandois lui fera vite oublier le... la froideur de votre procédé. Ainsi, voilà qui est convenu, bien convenu ?

— Laissez-moi encore réfléchir, dit le prince, suppliant.

— C'est tout vu et tout examiné, duc, s'écria impétueusement M<sup>me</sup> de Prie ; il faut, ce soir même, donner à la maison de l'infante ordre de faire ses paquets, avec licence d'emporter les présents dont on l'a comblée depuis son arrivée ici,



et, demain matin, son carrosse et ses équipages partiront par la porte des communs, sous la garde d'un peloton de mousquetaires, commandé par un officier qui vous soit dévoué; M. de Villiers, par exemple.

— Vous avez peut-être raison, murmura le duc ébranlé.

— Et moi, poursuivit-elle sans relever ce demi-consentement, demain, à la même heure, je pars en poste pour Fontevault, d'où je ramènerai notre future reine.

— Ne pourrions-nous y envoyer un autre ambassadeur? En poste! Mais les routes sont mauvaises, en cette saison; vous allez être horriblement fatiguée.

— Eh! qu'importe! monsieur. De quoi, d'ailleurs, ne suis-je point capable pour le service de Votre Altesse?

— Vous êtes la meilleure et la plus parfaite des amies, répondit affectueusement le duc; oui, j'ai confiance en vous et je vais donner des ordres...

En voyant le duc se disposer à se retirer, la marquise se rappela tout à coup la promesse qu'elle s'était faite à elle-même et qu'elle avait faite à M. Le Tellier de lui venir en aide.

Par un mouvement tournant qui eût fait honneur à un stratège, elle se mit entre la porte et le premier ministre, à qui elle coupa la retraite.

— Mon cher duc, dit-elle, un mot encore; j'ai donné audience aujourd'hui à un solliciteur, le seul, ajouta la marquise avec un sourire amer, le seul qui se soit présenté depuis huit jours, et je lui ai promis d'appuyer sa demande auprès de vous.

— Quel est-il?

— Colonel de Royal-Dragons.

— Il se nomme?

— M. Le Tellier, comte d'Estrées. Il appartient par son père à la famille de l'illustre chancelier; par sa mère à celle des comtes d'Estrées, du titre de qui il a hérité.

— Il me semble, dit le duc, cherchant à rappeler ses souvenirs, avoir entendu parler de ce jeune homme... N'est-ce point lui qui a si longtemps poursuivi le régent pour obtenir je ne sais quelle faveur qui ne lui a jamais été accordée?

— C'est cela même, monsieur le duc. Le cardinal Dubois ne pouvait pas souffrir les d'Estrées, et le régent était toujours de l'avis du cardinal.

— Mais enfin, marquise, que veut-il, votre M. Le Tellier?

— Etre reçu par Votre Altesse et lui exposer lui-même sa requête.

— Et l'objet de cette requête, le connaissez-vous?

— M. Le Tellier m'en a touché quelques mots, répondit la marquise avec un visible mouvement d'hésitation; il avait demandé au régent et il a l'intention de vous demander, monsieur le duc, une

promesse formelle d'être compris dans la prochaine nomination des ducs et pairs.

— Dans la prochaine nomination des ducs et pairs! s'écria Henri-Louis de Bourbon en reculant de deux pas; c'est impossible, complètement impossible! Il est jeune, dites-vous; eh bien, qu'il attende!

— Mais il ne peut attendre, mon cher duc, il est trop pressé.

— Trop pressé! Et pourquoi?

— Parce qu'il est amoureux, répondit en riant la marquise, et qu'il n'ose demander la main de celle qu'il aime s'il ne peut lui offrir le tabouret (1).

— C'est donc une bien grande dame?

— C'est la fille d'un roi, monsieur le duc, d'un roi pauvre et détrôné, il est vrai; mais elle n'en est pas moins de sang royal. Elle se nomme Marie Leckzinska!

— Allons donc! dit le prince, avec sa brusque familiarité, vous donnez dans de pareils godants, marquise! Marie Leckzinska est morte le mois dernier à Wissembourg.

— Elle est bien vivante, au contraire; j'en demande pardon à Votre Altesse. Il est vrai qu'après une chute de cheval, elle est restée plusieurs heures sans connaissance et que le bruit de sa mort s'est répandu en Alsace; mais ce n'était qu'un étourdissement dont elle est aujourd'hui complètement remise.

— Je suis désolé, ma chère marquise, de ne pouvoir rien vous promettre. Je suis loin d'être seul maître, vous le savez. Peut-être pourrais-je obtenir l'assentiment du roi qui, depuis sa majorité, signe lui-même les nominations; mais, elles sont préalablement soumises au Conseil... Quelles raisons puis-je faire valoir pour en obtenir une faveur aussi prématurée et extraordinaire, vu l'âge de votre candidat?

— Vous appellerez au Conseil, monsieur le duc, dit avec feu la marquise, les immenses services rendus à l'Etat par son aïeul, Michel Le Tellier, pendant la Fronde, et plus tard, à la guerre et à la justice; vous appellerez la générosité avec laquelle son oncle Maurice Le Tellier, archevêque de Reims, légua au trésor royal la plus grande partie de ses biens, et à l'abbaye de Sainte-Genève son immense et précieuse bibliothèque; vous appellerez encore au Conseil que l'amiral Jean d'Estrées a battu Binkes et repris Tabago aux Hollandais; que l'oncle de mon protégé, Victor-Marie d'Estrées, commandait en 1703 les flottes réunies de France et d'Espagne, et s'est distingué en vingt rencontres. Et si ces glorieux souvenirs ne touchent point messieurs du Conseil, ajouta la marquise en quittant le ton lyrique auquel elle s'était peu à peu élevée, faites-leur valoir

(1) Chacun sait que, après les princesses, les duchesses seules avaient le droit de s'asseoir à la cour. Les superbes tabourets en tapisserie de Beauvais, que l'on admire au palais de Versailles, leur étaient destinés.



qu'en favorisant l'union de M. Le Tellier, dont les richesses sont considérables, avec cette pauvre et besoigneuse famille royale, on débarrasse les finances du pays de l'obligation de payer à Stanislas la pension que le régent s'était engagé à lui fournir.

— On la lui paie si peu ! murmura le duc.

— Enfin, poursuivait la marquise, si toutes ces excellentes raisons ne suffisent pas, j'en vois encore une à donner.

— Laquelle ?

— C'est que... tel est mon bon plaisir.

— Celle-là est certes la meilleure de toutes, répliqua le duc en souriant... Ce sera cependant la seule dont je ne parlerai pas.

A quatre lieues de Saumur, sur les limites de l'Anjou et du Poitou, non loin des landes où mourut saint Martin, s'élevait l'abbaye de Fontevrault, une des plus riches et des plus vastes abbayes de France.

En 1099, Robert d'Arbrissel, simple paysan breton, élevé par son mérite aux premières dignités de l'église de Vannes, brillant prédicateur de la première croisade, ami particulier du pape Urbain II, renonçait, jeune encore, aux honneurs et aux titres que l'avenir semblait lui réserver pour venir fonder, au pied de la vieille tour d'Evrault, près d'une source d'eau vive (Fons Ebraldi, d'où Fontevrault), un oratoire dans lequel il réunissait tous ceux qui, hommes ou femmes, voulaient comme lui abandonner le siècle et ne songer qu'à leur salut. Il donna à sa communauté naissante le nom de *Pauvres de Jésus-Christ* et lui imposa la règle de Saint-Benoît. Les statuts de l'Ordre, présentés au concile de Poitiers, y furent approuvés sans restriction et, dès lors, la fondation de Robert d'Arbrissel prit une extension rapide. Moins de douze ans après le jour où il était venu, seul et pauvre, s'établir dans une des salles basses de la tour d'Evrault, l'oratoire primitif était devenu un puissant *moultier*, qui comprenait, formant les quatre angles d'une cour immense, quatre bâtiments pourvus chacun d'une église.

Le premier de ces bâtiments était destiné aux vierges et aux veuves : il se nommait le Grand-Moultier ; le second, Saint-Lazare, abritait les lépreux ; le troisième, Sainte-Madeleine, renfermait les pécheresses ; le dernier, enfin, sous le vocable de Saint-Pierre, était destiné aux religieux. Ceux-ci avaient pour fonction principale la culture des terres de l'abbaye et le soin de pourvoir à l'entretien matériel de la communauté. Les religieuses soignaient les malades, chantaient les louanges du Seigneur et se consacraient particulièrement à l'éducation de la jeunesse. Jusqu'à la Révolution, presque toutes les filles de la maison royale de France, ainsi que celles de la première noblesse du royaume, furent élevées dans cette illustre abbaye.

Toujours issue de noble race, l'abbesse, qu'elle se nommât Herlande de Champagne, Jeanne de Bourbon, Marie de Bretagne, Françoise de Montpensier, avait sur toute cette importante maison une autorité sans conteste. C'est le seul exemple, croyons-nous, que l'on rencontre, dans l'histoire, de religieux soumis à l'obéissance d'une femme.

Quel avait été le dessein de Robert d'Arbrissel en établissant dans son ordre la suprématie du sexe faible ?

Il n'est guère permis de voir en lui un précurseur de nos modernes champions des revendications féminines, et il est plus naturel de se ranger à l'opinion de certains écrivains religieux, qui y ont reconnu le désir d'honorer et de perpétuer le culte pieux et la déférence filiale de saint Jean envers la sainte Vierge.

Ajoutons, pour terminer cette digression, qu'au centre du vaste espace compris entre les quatre bâtiments dont nous avons parlé, se trouvait l'antique tour d'Evrault, dont la masse pyramidale s'élevait sur trois plans : le premier octogone, le second carré, le troisième encore octogone. Dans les caveaux de cette tour on avait édifié une sorte de chapelle sépulcrale où reposaient quelques souverains anglais, de la dynastie des Plantagenêt ; sortie, on le sait, de la maison d'Anjou, entre autres Henri II, Richard Cœur de Lion, Eléonore de Guyenne, femme du premier et mère du second, et Elisabeth, femme de Jean sans Terre.

Les abbesses défunctes avaient leurs places à la suite de ces royales sépultures.

Partie le 5 avril au matin, la voiture de la marquise, traînée par six chevaux de poste et conduite par des postillons à qui l'on ne ménageait pas les guides, arriva le 7 au soir en vue de l'abbaye. C'était, pour l'époque, une rapidité phénoménale. Le voyage, cependant, avait été très pénible. Les routes, en tout temps mal entretenues alors, étaient particulièrement mauvaises au sortir de l'hiver ; ce n'étaient que fondrières, ponts rompus, torrents débordés, itinéraires incertains, détours inattendus, et il avait fallu toute l'énergie que la volonté opiniâtre de Mme de Prie mettait au service de son corps délicat pour qu'elle ne succombât point à la fatigue. Malgré tout son courage, elle poussa un soupir de soulagement quand le postillon, désignant du doigt une masse bruyante, lui dit :

— Voilà Fontevrault !

— Triple galop, alors ! cria-t-elle avec frénésie.

Les chevaux repartirent comme s'ils avaient eu des ailes.

CH. DE VITIS.

(La suite au prochain numéro.)







## ❖ Revue Musicale ❖

Théâtres lyriques : Opéra : *Les Maîtres Chanteurs*.  
— Opéra-Comique : *Sapho*.



OMME l'an dernier, nous ne pouvons consacrer que des lignes trop brèves aux vœux de bonheur que nous offrons à nos chères lectrices. Qu'elles restent persuadées de leur sincérité quand nous les assurons que nous demandons à Dieu, pour elles, tout ce qui peut leur faire l'âme grande et belle, la vie heureuse et douce. N'est-ce pas là ce qu'elles peuvent souhaiter de plus précieux pour elles-mêmes

comme pour tous ceux qui leur sont chers ?

Nous pensons qu'après les flots d'encre versés pour célébrer le grand triomphe de l'œuvre de Wagner, *Les Maîtres Chanteurs*, à l'Opéra, on regrettera moins l'impossibilité où nous sommes de lui consacrer le nombre de lignes qu'elle mérite, les nôtres étant réduites de moitié par les multiples exigences d'un journal au recommencement de l'année. Bornons notre ambition à signaler à nos lectrices les *morceaux* séparés qu'elles peuvent chanter et se procurer chez M. E. Fromont, éditeur de la partition, comme de toutes les pièces transcrites pour piano seul, à quatre mains et pour tous les instruments. Ajoutons les ouvertures, airs, duos, trios, quatuors, quintettes, préludes et orchestre.

Voici la liste des morceaux de chant publiés séparément avec la traduction de M. Victor Wilder, à laquelle la rime ajoute un charme évident. Dans la traduction de M. Ernst, en prose rythmée, très littéraire et adoptée à l'Opéra, l'absence de la rime, cette cadence harmonieuse par elle-même, et à laquelle l'oreille du public est habituée, le déroutent un peu. Mais cette dernière, choisie pour la partition, c'est presque le mot à mot.

Au premier acte, le joli *lied*, de Walther (ténor) : « Au cher Foyer du vieux Château ; au second, le beau *Monologue*, de Sachs (basse) : « Combien, ce soir, cet arbre embaume ! » pages d'exquise poésie ; puis, au troisième, sa *Méditation* :

» Rêve, rêve de fous... », dont l'accompagnement est un souvenir du *Prélude*... un chef-d'œuvre. Dans ce même tableau (nous n'avons pas dit que l'opéra est en trois actes et quatre tableaux), l'air ravissant d'Eva (soprano) : « Claire comme l'aurore de mon jeune amour, » précédant le fameux *quintette* auquel il s'enchaîne au second tableau, et qui en rappelle la délicieuse poésie. L'effet de cet ensemble est d'une sonorité pénétrante, d'un charme idéal et irrésistible (deux sopranos, deux ténors, basse). Enfin, dans ce second tableau, le *Chant de Concours*, de Walther, une merveille de grâce : « L'Aube vermeille brillait dans les cieux, » dont la mélodie charmante et l'harmonieux contour répandent leurs poétiques reflets sur l'ensemble de l'œuvre par de fréquents rappels de la partie orchestrale.

A part ces morceaux, nous engageons nos lectrices à se procurer la partition. Nous avons indiqué à dessein le genre de voix de chaque pièce en rappelant ici que ténor et basse sont accessibles pour soprano et contralto. La partition peut être mise dans toutes les mains, car son livret est d'une touchante moralité.

Nous regrettons de ne pouvoir exprimer la même opinion sur celui de l'œuvre admirable de Massenet, *Sapho*, pièce lyrique en cinq actes, tirée du roman de M. Alphonse Daudet par MM. H. Cain et A. Bernède. Quoique les librettistes aient de leur mieux atténué les perversités de cette Fanny Legrand, qui, d'après le livre et la pièce, sert de modèle au sculpteur Caoudal pour sa moderne *Sapho*, il est de toute impossibilité d'en présenter ici l'analyse. L'illustre écrivain, qu'une mort foudroyante vient d'enlever à l'affection des siens, à l'art et à l'admiration de ses compatriotes, nous en prévient lui-même, car on lit sur la première page du roman : « Pour mes fils, quand ils auront vingt ans. » L'ouvrage n'est donc pas écrit pour les jeunes filles, et son titre seul est un écueil pour le théâtre comme pour la lecture. Mais il est impossible aussi de passer sous silence, dans notre chronique, l'immense succès de Massenet, qui a écrit une partition exquise dans sa grâce enveloppante, et dont la trame orchestrale s'enlace délicieusement autour de la partie vocale. Dans les deux derniers actes, le maître est allé aux nues.

Aussi, malgré nos réserves sur le poème, nous n'en ferons aucune pour les morceaux que nous signalons ici : Au premier acte, le *lied* charmant





de Jean : « Ah ! qu'il est loin mon pays ! » que chante à ravir le ténor Leprestre. Puis, au second : « Les Souvenirs d'enfance » de Jean et d'Irène, sa fiancée (M<sup>lle</sup> Guiraudon), d'une simplicité aussi naïve que tendre. Les touchants « adieux » de Divonne à son fils Jean, chantés dans un parfait style par M<sup>lle</sup> Wyns, comme la scène du quatrième acte, d'une si infinie tendresse, sont de même accessibles aux jeunes filles, ainsi que tout ce qui appartient aux rôles de Divonne et d'Irène. Après un si complet succès, nous n'avons plus qu'à ajouter que l'orchestre, les chœurs et les artistes se sont surpassés, et que la mise en scène,

comme les décors, sont vraiment des plus beaux. La partition de *Sapho* se trouve chez M. H. Heugel, éditeur, 2 bis, rue Vivienne.

Nous devons encore renoncer aux grands concerts, auxquels nous consacrerons l'une de nos prochaines chroniques.

MARIE LASSAVEUR.

\*\*\*  
Nous ne pouvons qu'enregistrer la grande perte que vient de faire l'art musical. L'éminent directeur de l'Opéra-Comique, M. Léon Carvalho, a succombé aux suites d'une attaque d'apoplexie le 29 décembre 1897.



## Causerie de Quinzaine



'ARRIVE à Paris, pouvez-vous m'avoir un billet pour la réception de jeudi à l'Académie française ; vous serez la plus adorable des amies.

« RENÉE. »

Eh bien, non, je ne serai pas la plus adorable des amies ; quelle idée d'envoyer une dépêche comme cela au dernier moment, quand il n'y a plus un billet à donner depuis quinze jours ; cette enfant croit que la terre est faite pour elle ; prenons vite un petit bleu :

« Trop tard, ce sera pour une autre fois.

« EDMÉE. »

C'est fait, n'y pensons plus. Cela est bientôt dit, amies lectrices, mais au moment d'envoyer ce petit bleu, on voit un jeune visage tout désappointé, les yeux qui demandent si bien, tout attristés de n'avoir rien obtenu ; où est-elle la liste des quarante ? Quels sont ceux qui ont dit cette phrase imprudente ? — Pensez à nous à l'occasion, nous serons si heureux de vous faire plaisir. — On les paie, ces phrases-là, messieurs, et le quart d'heure de Rabelais a sonné pour vous !

Elle a son étoile, cette petite Renée, le premier interpellé répond aimablement en envoyant un billet de centre, j'ai le mien, nous sommes sauvées !

La séance est pour une heure, dès onze heures, on frappe à ma porte :

— Toc, toc, c'est moi, Renée, je viens vous prendre pour la séance.

— Entrez, asseyez-vous, inutile de nous presser nous avons une heure et demie devant nous ; avec nos billets, il est superflu d'arriver tôt.

— Mais je veux une bonne place, je suis une provinciale, je désire tout voir, tout entendre.

— Fiez-vous à moi, vous ne perdrez rien.

Cinq minutes de calme, puis l'agitation recommence, il faut se résigner à partir ; nous arrivons à l'Institut, les portes sont encore closes ; des deux côtés du palais s'allonge la longue théorie des porteurs de billets de tribune et d'amphithéâtre.

Il n'y a personne dans la cour du centre ; arriver en avance n'est pas du tout *chic*, et ce n'est que longtemps après qu'émergent des couloirs d'entrée les grandes élégantes, et les personnages de marque. Chaque séance a, d'ailleurs, son public spécial ; un prince de l'Eglise n'attire pas la même catégorie d'auditeurs qu'un directeur de théâtre ; le public féminin, toujours très nombreux, diffère essentiellement selon le récipiendaire ; la réception de M. Vandal a un faux air de séance de prix de vertu, les toilettes sont sobres, les maintiens sérieux ; les deux orateurs appartenant à peu près au même monde, il n'y a aucun mélange de société. Comme toujours, arrivent, au dernier moment, les femmes qui désirent ne plus trouver de place que dans la corbeille du centre, celles qu'on pourrait nommer les *académiciennes*, tant elles sont fidèles à ces réunions.

A une heure précise, le traditionnel roulement de tambours, les académiciens envahissent en rangs pressés les bancs qui leur sont réservés.



M. Vandal, le récipiendaire, ses deux parrains, MM. de Broglie et Albert Sorel, les secrétaires perpétuels, sont seuls en uniforme; il faut découvrir les célébrités dans la foule des vulgaires redingotes; des gens, soi-disant bien informés, font d'étranges méprises dans leurs désignations; qu'importe, après tout, puisque informants et informés sont tous satisfaits.

Ne craignez pas que nous vous analysions les discours, chères lectrices, leur matière dépasse le niveau de nos amicales causeries, pourtant nous y avons glané à votre intention deux réflexions. Parlant de son prédécesseur, M. Say, M. Vandal a dit :

« Nul n'a mieux prouvé que la bonne humeur est une force. »

Et encore :

« Toujours *actif*, jamais *agité*, il devait, à ce double avantage, la faculté de mener, concurremment et avec aisance, les entreprises les plus diverses. Son moyen de repos et de détente, c'était de varier ses occupations et de faire succéder aux plus hautes, les plus aimables. »

Croyez-moi, chères amies, creusons un peu ces deux considérations, appliquons-les à nos petites existences et nous pourrions en tirer un certain profit, c'est de l'économie politique à notre mesure.

Quelques jours avant la réunion académique, avait eu lieu la vente de l'Association amicale de la Légion d'honneur; les salons de la Grande Chancellerie étaient merveilleusement aménagés; les comptoirs garnis de fort jolies choses. Nous avons vu, à cette vente et à d'autres, de nouvelles applications de l'emploi de vitres ou glaces sans tain déjà indiqué par nous.

Cherchez donc, dans vos greniers, de vieilles consoles ou des toilettes aux marbres brisés ou disparus; faites faire un dessus en planche découpé dans le mouvement général du meuble. Garnissez cette planche d'une étoffe ancienne ou d'un beau damas moderne, puis recouvrez exactement ce dessus d'une épaisse glace sans tain ou, à défaut, d'une vitre sans défauts; l'ensemble du meuble ainsi restauré sera riche et élégant.

Pour éviter le cliquetis des objets qu'on pose sur la glace, vous mettrez sous chacun d'eux un petit dessous brodé garni de dentelle d'or ou de passementerie.

Celles d'entre vous qui manient le pinceau trouveront dans les nouveaux abat-jour l'emploi de leurs talents; c'est toujours la forme Empire; mais le décor a changé: on abandonne les fleurs pour des sujets mondains, bucoliques ou cynégétiques, enluminés en teintes plates; il est fort élégant d'avoir l'assortiment complet, les abat-jour des bougies et petites lampes étant la reproduction réduite de celui de la grande lampe.

Si vous désiriez un gigantesque travail, nous avons vu dernièrement un charmant boudoir dont

les murs étaient recouverts de papier peint à la main; grands dessins formant panneaux qu'on peut encadrer de peluche et, au besoin, passer d'un appartement à un autre, évitant ainsi la mélancolique aventure arrivée à une de nos jeunes amies. Imaginez qu'elle avait peint les portes du petit salon de sa mère; la société d'admiration mutuelle dont elle fait partie avait fait louer son travail; elle-même disait « mes petites fresques » avec une modestie rayonnante; or, oyez ce qui advint: les parents ayant déménagé, on put lire sur la liste des dégâts, en face d'une somme fort ronde à payer: « Portes maculées par des taches de peinture! »

Les petites fresques transformées en dégâts, quelle chute! Oh! ces architectes!

Pendant que je vous entretiens de ces paisibles travaux, quelques-unes d'entre vous se livrent à de plus fatigants labeurs, et prennent part, au moins comme spectatrices, au grand mouvement qu'apportent dans certains pays les chasses à courre, si merveilleusement organisées depuis quelques années par des particuliers. Ce genre de sport, d'ailleurs, ne souffre pas la médiocrité; il y faut un grand luxe et une mise en scène irréprochable; de tout temps, ce fut surtout plaisir de roi: Charlemagne, saint Louis, et particulièrement François I<sup>er</sup> et Henri IV, s'y adonnèrent avec passion. L'empereur Napoléon III ne pouvait trouver meilleur passe-temps pour ses hôtes royaux, tantôt à Saint-Germain ou à Compiègne, ou bien encore à Marly ou à Fontainebleau. C'est là que fut donné une magnifique chasse à courre en l'honneur du grand-duc Constantin de Russie; le rendez-vous fut des plus brillants: autour de l'empereur et de l'impératrice se pressaient les officiers de la garnison en grands uniformes, les dames de la cour portant coquettement le ravissant costume vert et or de la vénerie; cent chiens tenus en laisse sous le fouet des piqueurs semblaient promettre une facile victoire; hélas! il n'en fut rien; on perdit la bête aperçue au début — un superbe dix-cors — et, pour donner au grand-duc le spectacle d'une curée aux flambeaux, il fallut profiter de l'idée prudente du comte Edgar Ney, qui avait fait mettre une bête en réserve au cas où la chasse, par impossible, ne serait pas heureuse; malheureusement, le grand-duc eut l'idée d'aller voir la tête du cerf, et s'aperçut que ce n'était pas le dix-cors entrevu le matin. Il en fit la réflexion en souriant, ajoutant qu'il s'était peut-être trompé; l'inexactitude peut devenir à l'occasion la politesse des princes.

EDMÉE.







## DEVINETTES

### Charade

Mon premier, chères lectrices, dans une monarchie,  
Est la réunion de belle compagnie.  
Mon second, cours d'eau calme, tranquille,  
Traverse un pays riche et de vallées fertile.  
Et mon tout, qui n'est pas un chef-lieu de canton,  
Est pourtant un pays ayant quelque renom.

(Le rocher de Brin de varech.)



### Mots en croix

Disposer les lettres suivantes en forme de deux croix et former le nom de deux fleurs et de deux peuples :

Y T T U A A C C C C E E G H I I J N O R R S

(Toto, Loulou et Ziçi.)



### Mots en hélice

Verticalement, mot réunissant les deux triangles : Ce qui précède le gros de l'armée.

1<sup>er</sup> triangle : Le contraire d'après. — Ou chemin. — Cours d'eau français. — Negation. — Dans le ton.

2<sup>e</sup> triangle : Début du grain. — Note de musique. — Où l'on boit. — Qui n'est pas beau. — Un chien en est un bien sûr.

(Une ancienne abonnée.)

### Énigme

On peut voir en moi de vraies larmes où la douleur n'a point de part. Je veux aller vers le ciel, mais l'air m'en empêche de tout son poids, et ce qui m'a fait naître ne saurait naître sans moi.

(A. V., 1855.)



### Mots en escalier

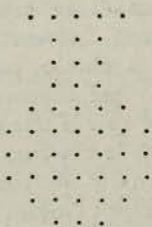
Ministre de la religion mahométane. — Qui vous est bien chère. — Grand lac d'Asie. — Célèbre chirurgien de ce siècle. — Défaut. — Câble — Plante aquatique. — Visage. — Action. — Qui existe.

(Marguerite Grosjean.)

### Mots en flacon

Verticalement : Un des nombreux attraits du Journal des Demoiselles.

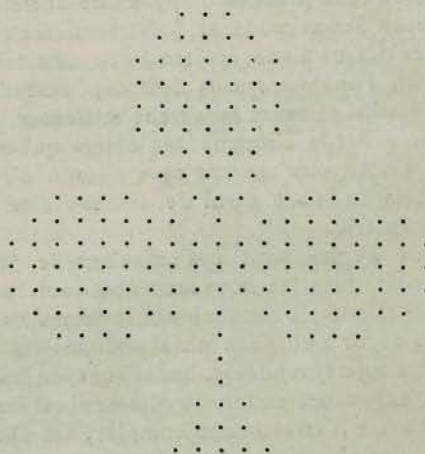
Horizontalement : Escarpé ou difficile. — Prénom féminin. — Notre mère. — Plante textile. — Prénom féminin. — Une fleur. — Total d'un compte. — Pour frapper. — Une fille des jardins. — Ou Levant.



(Une Flérienne.)

en trèfle de notre Concours de Devinettes, nous le rétablissons pour ne pas égarer les recherches de nos lectrices.

### Mots en trèfle



### ERRATUM

Une erreur s'étant glissée dans le pointillé des Mots

Bureau du Journal : 14, rue Drouot. — Le Directeur-Gérant : F. THIÉRY.

Paris. — Imp. de l'Art, E. Moreau et C<sup>ie</sup> 41, rue de la Victoire.